Ami du Clergé du 5 août 1948

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — XXXII. *15e Dimanche après la Pentecôte :* Témoins de l'Amour par une vie eucharistique (I), 225.

Les Notre-Dame de Septembre. — I. Nativité de la Sainte Vierge, 227.

Plans d'instructions sur le Credo. — XIX. Jésus-Christ Notre-Seigneur, 229.

Causeries liturgiques. — XXI. *Les fêtes secondaires de Jésus-Christ après la Pentecôte* (suite) : III. Les deux fêtes de la Sainte Croix, 230.

Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — XLIII. Le christianisme en Gaule, 231.

Sylva rerum..., 232.

DOMINICALES LITURGIQUES

XXXIII

15e Dimanche après la Pentecôte

TÉMOINS DE L'AMOUR,
PAR UNE VIE EUCHARISTIQUE (I)

Mes frères,

La crédulité des hommes de notre temps est une chose étonnante, effrayante et capable de donner une idée de l'infini. Parlez quelques minutes, de « choses religieuses » à un de nos frères incroyants. A peu près sûrement, il vous entretiendra de Nostradamus, de Ste Odile et autres « prophéties », de l'attente de la fin du monde, tout comme si le point de vue eschatologique était le seul qu'envisage la religion. C'est à croire que le Message de vérité n'est pas parvenu jusqu'à eux. Pourtant, ils entendent sonner les cloches ; ils entendent, mais ils ne comprennent pas leur message... Trois fois le jour, aux clochers de la chrétienté, retentit le message sauveur : « *Un grand prophète s'est levé parmi nous et Dieu a visité son peuple.* » Un prophète, le Prophète par excellence, c'est-à-dire l'Envoyé de Dieu, celui qui parle aux hommes en son nom. « Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous ».

Bien plus que de l'époque de la fin du monde — qui est le secret de Dieu — nous avons souci de vivre dans la lumière de son message de vie. Et chaque matin la cloche vous invite — *vivos voco* — à la *prière eucharistique* qui veut remercier Dieu du grand don qu'il nous a fait. C'est de l'action de grâces nécessaire, l'un des buts du divin sacrifice, que j'ai l'intention de vous entretenir aujourd'hui.

I. — *Nous vous rendons grâce pour votre grande gloire*

L'adoration, le remerciement, la demande du pardon et des bienfaits divins sont les quatre fins du sacrifice que nous offrons, vous avec moi, ensemble unis au Dieu tout-puissant. Ce sont aussi les quatre voix de la prière qui s'élèvent, comme un hommage de toute la création, vers le trône de Dieu. C'est le lien d'amour qui relie la terre au ciel, la vraie « *religion* », la religion de l'esprit, qui « dirige notre vie selon l'Esprit, pour qui nous vivons de l'Esprit » (Gal., v, 25. *Epître).* C'est l'encens d'agréable odeur qui se consume pour la gloire du Seigneur, symbole des cœurs que brûle la flamme de la charité... Ecoutez les paroles de la liturgie : « Par l'intercession de S. Michel, debout à la droite de l'autel des cieux, et de tous ses élus, que Dieu daigne bénir cet encens et l'accepter en odeur de suavité », demande le prêtre aux messes solennelles. « Que cet encens bénit par vous, Seigneur, monte vers vous et que descende sur nous votre miséricorde. Que ma prière monte vers vous, comme l'encens ! »

Il est toujours émouvant, l'appel de nos admirables Préfaces.

— « Rendons grâces au Seigneur notre Dieu.

— C'est digne et c'est juste.

— Oui, c'est vraiment digne et juste, équitable et salutaire de vous rendre grâces *en tout temps, en tout lieu,* Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, par Jésus-Christ, notre Seigneur. »

Le Verbe fait chair, chef de toute l'humanité, est seul capable, en effet, d'offrir à la Trinité sainte, au nom de ses frères rachetés par son Précieux Sang, l'action de grâces infinie que mérite la bonté de Dieu, aussi bien que l'adoration parfaite de la grandeur sans limite. C'est l'Eucharistie.

Le Seigneur notre Dieu est « *le bon Dieu* ». C'est le nom qui le distinguerait des autres dieux... s'il en existait d'autres. Il n'y a de Dieu que lui. Aucun être, humain ou autre, ne peut se soustraire à l'influence de cette bonté totale, incompréhensible à nos cœurs bornés, dont, cependant, vous pouvez percevoir quelques reflets dans les biens qu'il distribue si largement à ses créatures, à ses enfants, et particulièrement dans l'amour qu'il a allumé dans vos cœurs. « Lorsque Dieu fit le cœur de l'homme, il y mit premièrement la bonté. »

> D'une seule vertu Dieu fit le cœur des justes,
> Comme d'un seul saphir la coupole du ciel.

Tout vient de lui. La vie corporelle qui, à travers les générations, découle de la source unique, du Vivant qui a jeté dans le monde créé par lui les germes de toute vie. La vie spirituelle par laquelle l'homme est l'image de Dieu. La vie surnaturelle qui nous assimile à Dieu, nous associe à la vie divine...

Il ne pouvait nous donner davantage. Aussi le cri du vrai chrétien qui se prosterne humblement devant son Dieu est-il avant tout, avant toute demande, ce simple mot du cœur : « Merci, mon Dieu ! » ce *Deo gratias !* que vous dites plusieurs fois au cours de la messe, cette gratitude que Notre-Dame, modèle de nos âmes, exprima de façon si sublime en son *Magnificat,* ce *Gloria* maintes fois répété qui est la louange naturelle des âmes reconnaissantes.

« *Deo gratias* pour le passé, *Fiat* pour l'avenir, *Alleluia* toujours ! » Telle était la devise — à méditer et à réaliser — d'Yves de Johannis, un jeune qui, semant sur son chemin ces courtes et parfaites prières, élans du cœur d'un enfant de Dieu, embaumait sa vie du parfum de l'encens. Dans les ruelles de l'Orient ou de l'Afrique du Nord, l'atmosphère est saturée d'encens qui brûle çà et là, à découvert. Puisse votre vie de piété élever vers Dieu le plus souvent possible de ces actes d'amour et de reconnaissance qui réjouissent à la fois le Père et les fils,

puisqu'ils entretiennent des relations d'affectueuse confiance et d'intimité qui sont la religion en esprit et en vérité. C'est sans doute de cette musique intérieure de *Deo gratias*, d'*Alleluia*, de *Gloria Patri*, de *Magnificat* que parlait Ste Gertrude, lorsqu'elle disait : « L'âme chrétienne est une symphonie. »

Même au milieu des épreuves et des dangers, l'âme des fils de Dieu chante toujours l'amour du Père. Ainsi, notre Saint-Père Pie XII, qui, en 1942, en pleine guerre, célébrait son jubilé épiscopal. Ecoutez le Vicaire du Christ :

« Que notre *foi* s'élève, en cette heure de tempête ! Il ne nous appartient pas de connaître les temps et les moments que règle la main toute-puissante de notre Père céleste, selon le conseil insondable avec lequel il ordonne tous les événements à la fin très haute de sa gloire. Il est l'heureux et unique Souverain, Roi des rois et Seigneur des seigneurs. Il ne change pas en lui-même, mais il gouverne et régit tous les changements des temps et des moments dans un destin immuable, donnant et retirant la puissance à qui il veut, exaltant les humbles et humiliant les orgueilleux, afin que tous reconnaissent que tout pouvoir vient de lui, et que personne n'aurait de pouvoir s'il ne l'avait reçu d'en-haut. Notre foi surmonte ce bas monde. Le royaume du Christ n'est pas de ce monde, tout en ayant les pieds sur la terre. Il est en nous. Le Christ n'était pas venu « rétablir le royaume d'Israël », mais rendre témoignage à la Vérité qui nous élève, à la Vérité qui est justice, paix, respect du droit, liberté sainte et inviolable de la conscience humaine, réconfort au milieu des tribulations, des douleurs, des deuils actuels, comme elle était réconfort aux temps des martyrs, comme elle l'est pour vous, qui faites de la bonne Providence divine le fondement qui soutient notre espérance.

L'*espérance* à son tour s'élève jusqu'au ciel. Elle sait que notre divin capitaine, tout en étant remonté à son Père, reste avec nous, jusqu'à la fin des siècles et, présent et caché, nous anime dans les combats. La conquête du ciel, couronne de notre espérance, nous est assurée par le Christ. En mourant avec lui et en lui, nous ne périrons pas.

Enfin, la *charité!* Que votre amour pour le Christ soit la lumière de cette action apostolique, religieuse et sainte, intérieure et pieuse, qui exalte et atteste, à la face des nations, la foi et l'espérance de l'Eglise ! »

II. — *Pour délivrer l'humanité, Vous avez daigné naître de la Vierge Marie*

C'est le grand don divin, source et gage de tous les autres. *Sic Deus dilexit mundum...* La lumière qui naît éternellement du sein du Père a brillé parmi les hommes ; « les ténèbres ne l'ont pas comprise », mais les fils de la lumière répondront à cet amour divin. La première parmi eux, la Ste Vierge Marie, a compris, autant que le peut une créature, combien Dieu avait aimé les hommes. Le *Magnificat* proclame sa gratitude personnelle en même temps que celle de l'humanité entière qu'elle représentait au moment de l'Incarnation, accueillant le Verbe « *loco totius naturæ humanæ* ».

Dans un dessein providentiel, elle a suscité au XVII^e siècle un Institut religieux dont elle a dit : « Cet Ordre est mien et c'est moi qui l'ai fait » et qui se voue à prolonger l'attitude de Marie au moment de l'Incarnation et à « imiter ici-bas l'action de grâces éternelle », offrant tout « en action de grâces du mystère de l'Incarnation : des faveurs accordées à la Très Sainte Humanité du Christ et à la B. V. Marie, sa Mère, particulièrement de sa maternité divine ; et de tous les bienfaits dont Dieu a comblé l'universalité des êtres. »

C'est donc « pour la gloire de la T. S. Trinité » qu'a été fondé cet Institut de l'Annonciade Céleste à Gênes, par la B^se Marie-Victoire Fornari [1].

Il y a lieu de remercier, de chanter un perpétuel *Magnificat*, car cette révélation de Dieu, cette solennelle *apparition* de Noël a bouleversé le monde et n'a pas fini d'être « au monde pour la chute et la résurrection d'un grand nombre en Israël et pour être un signe en butte à la contradiction » (Luc, II, 34).

Aujourd'hui comme autrefois, Jésus est celui que les hommes attendent, que beaucoup cherchent d'un cœur plein de désir et d'anxiété, celui qui seul peut donner à un monde troublé, enfiévré, la lumière, l'amour fraternel, la paix... Les fils d'Israël ne sont pas seuls à attendre encore le Messie. Le monde entier soupire après le salut. Nous l'attendons, nous qui croyons en lui, suivant la mystérieuse oraison de la liturgie de Noël : « Faites, Seigneur, que la nouvelle naissance de votre Fils selon la chair nous apporte la délivrance, à nous que l'antique servitude tient captifs sous le joug du péché. » Et tant d'hommes l'attendent, sans le connaître, ceux qui espèrent en la Raison, en la Science, en la Vie, au Progrès de l'humanité... Levez les yeux, vous tous qui attendez le salut... Il est tout près de vous et vous ne le connaissez pas !

Il y a 1900 ans, dans cet Orient d'où nous est venue la lumière, la sagesse humaine, mystérieusement poussée vers la Vérité, s'était élevée jusqu'à reconnaître le Verbe, ou Parole, ou *Logos* (le mot grec) qui, pour certains, était la raison divine, répandue par le monde, organisant les êtres, pour d'autres, un être intermédiaire entre le monde et Dieu... Pour d'autres, l'idée du Logos était encore plus imprécise. Tout ce qu'il y a de sérieux, de raisonnable, de beau, de juste, de convenable, d'harmonieux, se groupait pour l'esprit grec autour du mot : *Logos*. Nous dirions aujourd'hui : *l'idéal*.

Or, le génie de S. Jean, éclairé par l'Esprit-Saint, est d'avoir repris ce mot, au sens imprécis, pour désigner la seule Parole authentique de Dieu, le Fils de Dieu, par qui tout a été fait, lui qui est la lumière des hommes, la vie, et qui « s'est fait chair et a habité parmi nous. » Tout ce que les autres évangélistes avaient annoncé touchant Jésus révélateur du Père (Mt., XI, 27), parce qu'il préexiste éternellement (Mc., XII, 35, 37 et parallèles) ; tout ce que S. Paul avait fait connaître du Fils, force et sagesse du Père (I Cor., I, 24), image de Dieu (II Cor., IV, 4), image du Dieu invisible, créateur et conservateur du monde (Col., I, 15, 18, 20 ; Héb., VIII, 6 ; IX, 15 ; XII, 24), Jean l'exprime par ce seul nom du Verbe qui s'est fait chair « Et nous avons vu sa gloire, la gloire du Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité. » *Propheta magnus...*

En annonçant que ce Verbe est le Christ vivant et personnel, médiateur unique et parfait, S. Jean répondait au désir des âmes nobles du paganisme. Il fait converger vers un être réel les tendances dispersées des esprits de son temps et montre l'affinité profonde de la religion du Christ avec ce que le monde

[1] Le diocèse de Langres possède les deux seules maisons subsistant en France depuis la Révolution : une à Langres et une à Joinville.

antique cherchait de noble et de beau. L'idéal que tous cherchaient, le voilà, c'est le Christ.

Et ce Jésus, Notre-Seigneur, apporte toujours la réponse permanente aux désirs, aux besoins de l'humanité. L'explication dernière de toutes choses, le sens de la vie, la perfection de l'homme, tout s'illumine à la lumière de ses paroles et de sa vie. *Propheta magnus surrexit in nobis...*

* *

O Bonitas ! s'écriait S. Bruno. *O Amour !* répètent de concert tous les saints.

Puissiez-vous, chrétiens, « demeurer toujours en action de grâces » et offrir, vous aussi, au Verbe incarné et à Marie qui nous l'a donné, trois fois le jour, à l'heure de l'*Angelus,* l'or de l'amour, l'encens de la prière et la myrrhe du sacrifice ! *Amen.*

LES NOTRE-DAME DE SEPTEMBRE

I

Nativité de la Sainte Vierge

(8 septembre)

FÊTE CATHOLIQUE ET FÊTE FRANÇAISE

Mes frères,

Par la suite des fêtes qu'il déroule en l'honneur de la T. S. Vierge : la Nativité, le Saint Nom de Marie, Notre-Dame des Sept-Douleurs, Notre-Dame de la Merci, septembre semble un « mois de Marie ».

La plus belle, la plus ancienne, la plus populaire ouvre la marche : la *Nativité* de la Bienheureuse Vierge Marie.

Cette fête n'a pas besoin qu'on l'explique ni qu'on la justifie. ~~Il est~~ dans nos habitudes humaines que l'anniversaire soit jour de liesse. Comment les incroyants eux-mêmes ne trouveraient-ils pas naturel que les hommes célèbrent la naissance de celle qui représente le plus beau type de l'humanité ?

Au point de vue chrétien, même à-propos qui s'impose. Si l'Eglise ne fête pas ses saints à l'anniversaire de leur naissance, — parce qu'ils sont nés dans le péché, — mais reporte cette célébration à l'anniversaire de leur mort — parce que c'est leur naissance véritable à la vie éternelle du ciel — pourtant elle fait exception pour S. Jean-Baptiste, pour la T. S. Vierge, pour N.-S. Jésus-Christ, dont elle solennise la nativité. C'est sa foi, que ces trois là au moins sont nés sans péché, dans tout le resplendissement de la grâce de Dieu, non seulement de « petits anges » dans leur berceau mais plus purs que des anges : le Précurseur miraculeusement sanctifié au sein de sa mère, la Vierge et son Fils, immaculés dès leur conception.

Bien plus la naissance de Marie n'est pas seulement la naissance d'une sainte. C'est dans les desseins de Dieu et dans l'ordre des temps la naissance d'un monde nouveau. Cette petite, qu'Anne et Joachim couvrent de leurs baisers, ne fait pas seulement la joie d'un foyer ; elle porte en elle l'espoir du renouvellement du monde ; déjà se lève avec elle l'aurore du salut de l'humanité.

Voilà ce que sait tout chrétien quelque peu instruit de sa foi, et qui en vit.

Mais nous autres, catholiques et français, savons-nous assez quels nouveaux motifs de joie, de confiance, d'espoir d'une France meilleure nous apporte la fête de la Nativité de Notre-Dame ? Nous sommes un peuple si comblé des bénédictions de la Vierge et nos pères l'ont tant aimée et vénérée, que, comme les gens trop riches nous ne connaissons pas toute notre fortune ! En réalité, le mystère de la Nativité de Notre-Dame, comme tant d'autres, s'insère à ce point dans la trame de notre histoire, qu'il apparaît une fête autant française que chrétienne.

Nous sommes les gardiens du berceau de la Sainte Vierge, les dévots de sa Nativité, les favorisés du 8 Septembre.

I. — *Gardiens du berceau de Marie*

L'évangile, qui raconte tout au long, la Nativité de S. Jean-Baptiste et la Nativité de Notre-Seigneur, ne nous dit rien de la naissance de la Sainte Vierge. Aucun renseignement ni sur les parents, ni sur la maison ni sur les circonstances de la venue au monde de cette enfant bénie entre toutes. Pour l'histoire, son apparition sur la terre a lieu sous le signe de ce silence, de cette absence de merveilleux, de cette grisaille qui est la marque de sa vie extérieure et sur laquelle le Très-Haut abaissera son regard : *respexit humilitatem.*

Faute de ces informations, comme l'Evangile l'introduit d'abord à Nazareth, parce que toute sa vie de fiancée, d'épouse, de mère heureuse se déroule dans le cadre tranquille de cette cité fleurie, beaucoup de chrétiens, qui ne se sont jamais posé la question, répondraient que Nazareth fut le pays natal de la Vierge.

Les érudits versés dans l'étude des évangiles, placent au contraire le berceau de Marie à Jérusalem, aux environs de la Piscine Probatique, de la fontaine des brebis, de l'eau du miracle, près de laquelle Jésus guérit un paralytique un jour de sabbat, au grand scandale des Pharisiens. Monuments séculaires récits des pèlerins, documents divers constituent les chaînons d'une tradition ininterrompue en faveur de Jérusalem, qui remonte au début même du IIe siècle.

C'est là que s'élève l'église, dite autrefois, de « Marie, où elle est née », et nommée aujourd'hui église Sainte-Anne ; le monde rappelle la maison natale de ses célébrités par l'apposition d'une plaque, l'Eglise celle de ses saints en les transformant en oratoire.

Or, depuis le milieu du XIXe siècle, la France a officiellement la garde de ce lieu qui semble le berceau historique de la T. S. Vierge. A la suite de la guerre de Crimée, le gouvernement de Napoléon III demanda au Sultan de lui céder l'église Sainte-Anne à titre de reconnaissance. Le Sultan asquiesça à ce désir, signa l'acte de donation en 1856 et le remit à l'ambassadeur de la France. Notre gouvernement eu à cœur d'honorer sa parole. Il fit restaurer le sanctuaire de Sainte-Anne aux frais de l'Etat. Cette restauration fut confiée à un architecte de talent (Mauss), qui sut respecter l'antique physionomie du vénérable monument.

Et pour desservir l'église, heureux fut aussi le choix. Le duc Decazes, ministre des Affaires Etrangères, s'adressa à l'illustre cardinal Lavigerie. Et en 1878, les Pères Blancs, au nom de la France, devenaient les gardiens du berceau de la Vierge.

Comment ne pas nous sentir honorés qu'un tel dépôt nous ait été confié et n'est-ce pas un lien étroit établi entre le mystère de la Nativité et l'histoire de notre pays ?

II. — *Dévots de la Nativité*

Il ne nous appartient pas d'expliquer les voies de la Providence. Du moins pouvons-nous dire que la garde du mémorial natal de la Sainte Vierge passait en bonnes mains, aux mains de dévots de sa nativité.

La dévotion du peuple de France au mystère de la Nativité de la T. S. Vierge est inscrite profondément dans ses sanctuaires, ses confréries, ses pèlerinages... jusque dans les vieilles expressions de sa langue provinciale.

Sur la ligne de Bretagne, avant de quitter l'Anjou, au pied de la colline héroïque qui porte St-Florent-le-Vieil, le voyageur découvre la tour romaine d'une chapelle dans la vallée : *Notre-Dame du Marillais*. C'est là que la Vierge, apparue à S. Maurille, évêque d'Angers, aurait dit à son serviteur : « La volonté de mon Fils et mon bon plaisir sont que tu fasses célébrer la fête de ma Nativité. » Et depuis ce lointain v[e] siècle l'Anjou, la Vendée, la Bretagne se donnent rendez-vous au Marillais pour fêter Notre-Dame Angevine.

« En 1642, au moment d'une peste, les échevins consacrèrent la ville de Lyon à Notre-Dame, le 8 septembre, et promirent, si la peste cessait, de revenir tous les ans à Fourvière, le jour de la Nativité, d'offrir pour le service de l'autel sept livres de cire blanche... Fourvière, pour les lyonnais, représente le haut lieu où s'assemble la cité qui croit. Tous les ans, le 8 septembre, à la messe du *vœu*, les soixante-quinze délégués des paroisses défilent en procession. L'archevêque préside. Le même jour, à six heures du soir, du perron de l'abside, l'archevêque bénit la ville. Les quais de la Saône sont noirs d'une foule pieusement expectante, paisible comme peuvent l'être des gens qui viennent à une cérémonie depuis longtemps connue. De Fourvière part une détonation ; c'est le signal de s'agenouiller ; puis une seconde : l'archevêque, en cet instant, bénit avec l'ostensoir la ville » (Emile Baumann, *Histoire des pèlerinages de la Sainte Vierge*, coll. « Pages Catholiques », p. 8 et 10).

Chaque année, le 8 septembre, plus de vingt millions de chrétiens et de chrétiennes, groupés dans l'archiconfrérie de Notre-Dame du Sacré-Cœur, tournent leur cœur vers un jeune sanctuaire de notre Berry, vers le sanctuaire d'Issoudun, dont le P. Chevalier a fait le centre de ses congrégations et de sa dévotion à ce vocable de Marie, dont le cardinal Pie disait qu'il serait « l'un des plus beaux épis de la gerbe d'honneur offerte par notre âge à la sainte Mère de Dieu » *(Œuvres du cardinal Pie*, t. VI, p. 443).

Le Marillais, Fourvière, Issoudun, trois sanctuaires de chez nous dont la fête patronale est la Nativité : le plus ancien, le plus célèbre, un des plus récents... Ce ne sont que des spécimens. Combien d'autres, dans chaque diocèse de France se peuplent ce jour-là, des dévots de la Vierge !

Un autre signe du culte français du mystère de la Nativité, ce sont tant d'anciennes corporations sous son patronage.

Rien qu'à Paris, cette bienheureuse nativité était la fête des tissutiers, à cause des langes qui avaient enveloppé la « bambina » ; des épingliers, car il avait fallu des épingles pour ajuster le maillot de la petite Marie ; des maîtres potiers de terre parce que bassine et aiguière avaient servi à baigner l'enfant. Et j'en omets qu'on trouverait chez les historiens de nos anciennes confréries. (Voir en particulier : Forgeais, *Collection de plombs historiés trouvés dans la Seine* ; Gaston (Mgr), *Les images des Confréries parisiennes avant la Révolution* ; Perdrizet, *Le Calendrier parisien à la fin du Moyen-Age*, au 8 septembre.) Les verrons-nous refleurir un jour ?

Ce qui dure toujours, c'est le vaste mouvement des chrétiens vers les sanctuaires de Marie le 8 septembre. Sous quelque titre que ces sanctuaires honorent Marie c'est le jour choisi de leur fête, de leur pardon, de leur pèlerinage. Les gens de nos campagnes mettent à profit, pour faire leurs dévotions, la trêve du travail entre les moissons et les vendanges.

Bref, c'est une date chez nous : on dit indifféremment le 8 Septembre, la septembrèche, la Nativité, comme on dit indifféremment le 15 Août ou l'Assomption. Et justement, parmi les quatre fêtes de la Sainte Vierge, les plus anciennes elle semble vouloir aller sur un pas d'égalité avec l'Assomption. N'est-elle pas courante en province l'expression : « entre les deux Notre-Dame » ; c'est-à-dire entre l'Assomption et la Nativité ?

Entre les deux Notre-Dame, il faut mettre les œufs en conserve. Bonne recette, mais aussi signe de la place de la dévotion au mystère de la Nativité de la Vierge dans la piété française ; de cette piété dont Bossuet fut la voix éloquente dans ses immortels sermons sur la Nativité.

III. — *Favorisés du 8 Septembre*

Enfin, — et nous serions des ingrats de l'oublier, — plus d'une fois dans notre histoire le 8 septembre a été pour nous un jour heureux, un jour de bénédiction. Simple coïncidence ? Quelquefois, faveur signalée de la T. S. Vierge.

Telle la prise de Sébastopol. C'est le 8 septembre 1855 que nos troupes donnèrent l'assaut à la Tour Malakoff. Cette victoire faisait tomber la ville après onze mois de siège et terminait la guerre de Crimée. Certes, rien dans l'ordre du jour à l'armée qui fasse allusion à la fête de la Nativité. Mais le vainqueur de la journée, le général Pélissier, savait à quoi s'en tenir. Et il a écrit : « C'est le lendemain de l'Assomption que j'ai battu les Russes à Traktir et c'est le jour de la Nativité que j'ai pris Malakoff. Ainsi ce sont les prières à la Vierge et la foi que nous y avons qui, plus que le vulgaire ne pense, nous ont été d'un grand secours dans ces glorieuses journées. »

Pour parler ainsi, il devait se souvenir de l'engagement qu'il avait pris avec la Vierge au cours de la campagne. Avant son départ, il avait, à son habitude, passé quelques jours de villégiature au Puy, chez son ami le général Pellion. On avait parlé du projet, lancé par le P. de Ravignan et l'abbé Combalot et adopté par Mgr de Morlhon, l'évêque du Puy, de dresser sur le mont Corneille une statue monumentale de la Vierge. On avait parlé du projet de l'évêque, mais aussi de son impécuniosité : malgré des dons princiers, l'évêque n'avait encore réuni que 150.000 francs.

Un jour, du front lointain d'Orient, Pélissier avait suggéré une solution du problème au général Pellion. Monseigneur n'avait qu'à demander à l'Empereur le bronze des canons russes dont lui Pélissier allait faire un riche butin à la tête des armées françaises. Et ce fut l'origine du don impérial de plus de 200 canons représentant un poids global de 150 tonnes, pour cou-

ler la colossale statue de Notre-Dame de France qui domine l'étrange pays du Puy.

Sans doute le vainqueur de Malakoff avait passé avec la Vierge le pacte secret de ces ex-voto pour que la victoire sourit aux armées françaises.

Ici encore, ce n'est qu'un fait entre autres... car plus près de nous il y a le « miracle » de la Marne.

* *

Tout cela : et l'honneur de notre gardiennage du berceau de la Vierge, et notre dévotion séculaire au mystère de la Nativité, et les bénédictions de la Vierge enfant à notre patrie, quels motifs plus particuliers pour nous français de célébrer cette fête avec joie, *cum jucunditate,* comme nous y invite la liturgie.

Oui, malgré la tristesse de l'heure, avec joie, la joie de l'espérance.

Mais à la condition que cette espérance ne repose pas uniquement sur le passé. N'allons pas nous croire sauvés parce que nous sommes les bénis et les dévots de la Vierge naissante, comme les Pharisiens qui s'estimaient hors cause parce qu'ils étaient les fils d'Abraham. Mais parce que nous avons ces marques de sa protection, que ce nous soit motif de recourir à elle avec plus de confiance.

Demandons-lui le salut de la Patrie, comme en d'autres heures semblables ; demandons-lui, puisque nous sommes près de son berceau, de multiplier les familles, cellules de la nation ; demandons-lui, puisque nous fêtons la naissance d'une sainte, de refaire la France très chrétienne.

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LE CREDO

XIX

JÉSUS-CHRIST, NOTRE-SEIGNEUR

L'Eglise a toujours placé au premier rang de ses préoccupations la pureté parfaite de la foi. Nous avons retracé, très brièvement, l'histoire du dogme de la divinité de Jésus-Christ. Nous nous sommes attachés davantage à l'expression de la foi, chez les Pères, qu'aux preuves, car il est évident que ces preuves étaient l'âme même de la foi des Pères. Ils vivaient dans l'étude continuelle des Ecritures. Ils les scrutaient avec une persévérance, une pénétration que nous ne saurions atteindre, parce qu'ils étaient plus près des sources, et parce que la tradition ininterrompue de l'Eglise leur en fournissait inlassablement toutes les richesses. Jésus-Christ, annoncé par les prophètes, Jésus-Christ révélé par ses miracles et surtout par sa propre résurrection, Jésus-Christ proclamé Dieu par ses disciples, témoins de sa vie, de sa mort, de son triomphe sur la corruption du tombeau, témoins incoercibles jusqu'à la mort, Jésus-Christ adoré par les Eglises, sans interruption, depuis l'origine, telles étaient en bref, les preuves irrésistibles de la divinité du Christ, pour les Pères, soit avant soit après le Concile de Nicée. Mais les formules dogmatiques, nécessairement techniques et sèches ne disent pas tout ce que pensaient les Pères et leurs fidèles auditeurs, au sujet de Jésus-Christ.

C'est pourquoi, il importe d'apporter des témoignages de l'amour intense, surnaturel, héroïque, qui était la conséquence principale de cette foi. Une religion, ce n'est pas seulement une croyance, pas seulement un culte et une morale, c'est avant tout une vie mystique, une vie d'union de l'âme avec son Dieu.

Comment cette union se traduisait-elle dans l'Eglise chrétienne ? Voilà ce qu'il nous faut chercher : 1° dans l'Ecriture ; — 2° chez les Pères et dans l'histoire de l'Eglise.

I. — *L'amour du Christ, dans l'Ecriture*

a) Dans l'Ancien Testament. — Notre-Seigneur J.-C. fait allusion lui-même à l'amour dont il fut l'objet avant que d'être au monde. Annoncé à Adam et Eve, il fut, selon l'expression de Jacob à son lit de mort : « le Désiré des collines éternelles » (Gen., XLIX, 26, selon la Vulgate, car dans l'hébreu le sens est différent). Jésus-Christ dit aux Juifs :

« Abraham, votre père, a tressailli de joie de ce qu'il devait voir mon jour ; il l'a vu et il s'est réjoui » (Jo., VIII, 56).

Les prophètes, les divers psalmistes ont soupiré après le Messie.

b) Dans l'Evangile. — Mais cet amour de Jésus éclate dans l'Evangile, que l'on peut appeler un *appel à l'amour.* Jésus lui-même a dit : « Je suis venu jeter le feu sur la terre et qu'est-ce que je désire si ce n'est qu'il s'allume » (Luc, XII, 49). Et sans doute ce feu sera d'abord l'amour pour Dieu : « Le premier et le plus grand commandement est celui-ci : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces » (Deut., VI, 3 ; Mt., XXII, 37). — Mais ce n'est pas l'une des moindres affirmations de sa divinité que l'appel qu'il a fait à l'amour des siens, pour lui-même :

« Comme mon Père m'a aimé, moi aussi, je vous ai aimés. Demeurez dans mon amour. Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme moi-même j'ai gardé les commandements de mon Père et comme je demeure dans son amour » (Jo., XV, 9-10).

Il se donne comme le Bon Pasteur, qui connaît ses brebis et que ses brebis connaissent. Il est la Porte, il est « la Voie, la Vérité et la Vie. » S. Jean a vu dans la venue de Jésus sur la terre le plus grand témoignage d'amour de Dieu :

« Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais possède la vie éternelle » (Jo., III, 16).

L'institution de l'Eucharistie est apparue aussi comme un suprême témoignage d'amour : « Jésus, ayant aimé les siens, les aima jusqu'à la fin » (Jo., XIII, 1).

Enfin, le témoignage suprême fut la mort du Christ, pour le salut du monde.

c) Comment ont répondu les disciples immédiats ? — La preuve de l'amour des apôtres pour leur maître fut moins dans les paroles que dans les actes. Ils sont tous morts pour lui, c'est la preuve principale. Mais les affirmations ne manquent pas, pour souligner leurs sentiments. Citons S. Etienne, mourant, en jetant ce cri suprême : « Seigneur Jésus, recevez mon âme ! » (Actes, VII, 59).

S. Paul a des accents touchants :

« J'ai été crucifié avec le Christ ; et si je vis, ce n'est plus moi qui vit, c'est le Christ qui vit en moi. La vie que je mène maintenant dans la chair je la vis dans la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré pour moi » (Galates, II, 20-21).

Et il ne dit pas cela pour lui seul, il le donne comme la règle de vie de tout vrai chrétien.

De même dans cette parole célèbre : « Le Christ est ma vie et la mort m'est un gain » (Philipp., I, 21).

Les épîtres des autres apôtres, surtout celles de S. Jean respirent le même amour. On peut donc dire que l'amour ardent du Christ, identifié à cet amour de Dieu « de toute son âme, de toutes ses forces, de tout son cœur », qui était le premier et le plus grand commandement de la condition humaine, était la loi même de la profession de christianisme. C'est ce que nous allons vérifier dans la tradition des plus anciens Pères.

II. — *L'amour de Jésus-Christ dans la tradition antique*

a) Dans le martyre. — Ici encore, il faut davantage regarder aux actes qu'aux paroles, mais les paroles expliquent plus d'une fois les actes. Il y a ce fait massif de centaines de milliers, sinon de millions (car le chiffre exact n'est connu que de Dieu) de martyrs, entre la mort de S. Etienne et l'édit appelé de Milan, en 313, soit durant 280 ans.

Nous « réalisons » bien difficilement l'ardeur d'amour qui animait ces martyrs des premiers siècles. Les récits que nous avons : les lettres de S. Ignace d'Antioche, la lettre des chrétiens de Smyrne sur le martyre de S. Polycarpe, la magnifique lettre des chrétiens de Lyon, après les exécutions de 177 (mort de S. Pothin, de Ste Blandine, et de près de 50 autres), attestent l'enthousiasme et l'héroïsme qui animaient les martyrs. On ne saurait les comprendre sans ceci : *ils aimaient Jésus !* Citons un seul texte, célèbre du reste : celui de S. Ignace, écrivant aux Romains, pour les supplier de ne pas intervenir auprès de l'empereur, pour qu'il fût épargné :

« J'écris à toutes les Eglises et je fais savoir à tous que je mourrai avec joie pour Dieu, pourvu que vous ne m'empêchiez pas ! Je vous supplie donc de ne pas me montrer une bienveillance intempestive. Laissez-moi être la nourriture des fauves, grâce auxquels je dois atteindre Dieu. Je suis le froment de Dieu et je serai moulu par les dents des bêtes pour être en toute vérité le pain très pur du Christ... C'est alors que je serai le véritable disciple du Christ, quand il ne restera plus rien de moi ni de mon corps, aux yeux du monde. Priez pour moi le Christ, pour que je sois, de la sorte, la victime offerte à Dieu... Je caresserai plutôt les bêtes pour qu'elles me dévorent sans retard, et ne fassent pas comme pour d'autres qu'elles n'ont pas voulu toucher. Si elles refusent, je les forcerai. Pardonnez-moi, car je sais ce qu'il me faut : c'est maintenant que je commence à être disciple. Que rien de ce qui est visible ou invisible ne me retienne, *pourvu que j'obtienne le Christ :* que le feu et la croix, les assauts des bêtes, les déchirements, les lacérations, les dislocations des os, la dissection des chairs, les meurtrissures de tout le corps, que les tourments atroces du démon tombent sur moi : *pourvu que je possède le Christ !* » (*P. G.*, v, col. 689 et 692).

En vérité on ne dépassera jamais un tel amour. Mais ce n'est pas là une exception. Un Polycarpe, un Justin, une Blandine, une Perpétue, ne parleraient pas autrement.

Dans les Actes si beaux de Perpétue, écrits par elle-même dans sa prison et achevés après sa mort par une plume qui fut peut-être celle de Tertullien, on admire le cas de Félicité. C'était une esclave de Perpétue, mais que celle-ci traitait comme une sœur. Elle enfante dans la prison, et comme la douleur lui arrachait des gémissements, un geôlier lui demanda comment elle pourrait supporter les supplices de l'arène. L'esclave chrétienne répondit simplement : « Oh ! alors, il y aura *un autre* en moi, pour m'aider à souffrir ! »

Elle croyait donc, et tous les martyrs avec elle, que l'amour du Christ enlevait la douleur ! Il est remarquable que l'un des plus grands écrivains du temps, Origène, ait exprimé cela en propres termes :

« Lorsque nous sommes pénétrés de cet amour (de Dieu et de son Christ) nous n'avons plus le sentiment de la douleur, car la charité dont il nous a aimés et qui a suscité notre amour envers lui, ne nous permet plus de sentir les souffrances du corps ni la douleur. C'est pourquoi il est écrit : « Dans toutes ces épreuves, nous sommes plus que vainqueurs » (Rom., VIII, 37). C'est ce que l'épouse du Cantique des cantiques dit au Verbe : « Je suis blessée d'amour ! » (*Cantique*, II, 5). C'est ainsi que notre âme, blessée d'amour par le Christ, même si elle livre le corps au glaive, ne sentira pas les blessures de la chair à cause de la blessure de l'amour » (*Commentaires de l'Epître aux Romains* après 244, *P. G.*, XIV, col. 1132).

Même pensée dans S. Jean Chrysostome :

« Si quelqu'un est pénétré du feu du Christ, il devient comme un homme qui serait tout seul sur la terre, car il n'a plus de souci de rien, ni de la gloire, ni de la honte... Les tentations, les fouets, la prison, il méprise tout comme s'il s'agissait d'un autre et comme si son corps était d'acier... C'est ce que voulait dire S. Paul quand il écrivait : « Je suis crucifié au monde et le monde à moi. » Et encore : « Je ne vis plus, mais c'est le Christ qui vit en moi » (*Homélies sur les Actes des Apôtres*, vers 400-401, *P. G.*, LX, col. 364).

(A suivre).

CAUSERIES LITURGIQUES

XXI

LES FÊTES SECONDAIRES DE JÉSUS-CHRIST APRÈS LA PENTECÔTE *(suite)*

III. — Les deux fêtes de la Sainte Croix
(Invention et Exaltation)

Les deux fêtes de l'Invention (3 mai) et de l'Exaltation (14 septembre) de la Sainte-Croix, ont, au point de vue liturgique, beaucoup de points de ressemblance. Nous ne nous attarderons pas sur l'office lui-même qui est un long cantique à la Croix. Cependant, aux simples fidèles, nous devons rappeler la belle hymne des vêpres, le *Vexilla Regis*, composée par Venance Fortunat, évêque de Poitiers, vers la fin du VIe siècle, pour recevoir la relique de la vraie croix au monastère de sainte Radegonde. La langue chrétienne n'a jamais mieux exprimé le sentiment de respect, d'amour, de vénération, de sympathie douloureuse que doit nous inspirer la pensée de la croix.

I

La messe, dans l'une et l'autre fête, débute par un *introït* — le même qu'au mardi et au jeudi saints — qui paraphrase une pensée de S. Paul aux Galates. L'Apôtre avait dit : « A Dieu ne plaise que je me glorifie si ce n'est dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » La liturgie applique cette pensée aux fidèles : « Il nous faut nous glorifier dans la

croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est en lui qu'est notre salut, notre vie, notre résurrection ; c'est par lui que nous avons été sauvés et délivrés ! »

L'épître est identique dans les deux messes : c'est le célèbre passage de la lettre de S. Paul aux Philippiens (II, 5-11) : « Ayez en vous les sentiments qu'avait en lui le Christ Jésus. Etant dans la forme de Dieu, il n'a pas retenu avidement son égalité avec Dieu, mais il s'est anéanti lui-même, prenant la condition d'esclave, se rendant semblable aux hommes et reconnu pour homme en tout ce qui a paru de lui. Il s'est anéanti lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix. Aussi Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus, tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père. » Paroles admirables, bien dignes de retenir l'attention des chrétiens et capables de provoquer les réflexions les plus salutaires !

L'évangile est emprunté à S. Jean ; mais tandis que l'évangile du 3 mai relate l'entretien secret de Jésus et de Nicodème (III, 1-21), entretien qui laisse pressentir l'élévation du « Fils de l'homme » sur la croix, comme Moïse a élevé le serpent dans le désert (v. 14), l'évangile du 14 septembre (Jo., XII, 31-36) prédit le triomphe futur de la croix et du crucifié : « Quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi » (v. 32). La *Préface* est, dans les deux messes, la préface de la Croix.

II

L'origine de la fête du 14 septembre est très connue. La fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix était primitivement la Dédicace de la basilique du Sauveur à Jérusalem. Après sa conversion, l'empereur Constantin fit construire, à Jérusalem, un certain nombre de sanctuaires, destinés à consacrer les lieux témoins de la Passion et de la Résurrection. La basilique du Sauveur était le principal de ces édifices : la dédicace en fut faite le 14 septembre 335 en présence de plusieurs centaines d'évêques.

Chaque année, l'Eglise de Jérusalem commémora cette dédicace en un solennel anniversaire, qui devint encore plus sacré à partir du jour où la relique de la vraie croix fut conservée dans un oratoire adjacent à la basilique. Une ostension de la relique fut ajoutée aux cérémonies anniversaires de la Dédicace et c'est en raison de cette cérémonie que la fête fut appelée : *Exaltation de la Sainte Croix*.

La fête du 14 septembre se répandit rapidement en Orient, puis en Occident. Au VIIe siècle, elle était déjà une fête romaine, dépouillée du caractère spécial qu'elle avait à Jérusalem. C'était désormais l'Exaltation de la Sainte-Croix.

L'origine de la fête du 3 mai est moins facile à retrouver, en dépit de son titre, l'*Invention de la Sainte-Croix,* qui semble évoquer un fait historique connu. Il est très difficile, en effet, d'établir d'une façon certaine le fait de la découverte de la vraie Croix, tel que les prêtres le lisent au bréviaire. Les historiens les plus consciencieux se demandent même si sainte Hélène a pu y jouer le rôle qu'on lui attribue. Et cependant, nous savons par S. Cyrille de Jérusalem (en 346) que le bois de la Croix était découvert depuis quelque temps, mais il ne rattache pas à sainte Hélène cette découverte. Le récit qui en a été fait a pris naissance en Occident avec S. Ambroise et il s'est transmis jusqu'à nous, un peu agrémenté et amplifié par la légende. Quoi qu'il en soit la date de l'Invention de la Sainte-Croix demeure, aujourd'hui encore, un problème non résolu.

Pourquoi la date du 3 mai ? Avant même que Rome n'accueille la fête du 14 septembre, les Eglises de Gaule célébraient le 3 mai une fête de la Croix. Il est possible que ce soit là le point de départ d'une fusion qui s'opéra plus tard entre la liturgie romaine et la liturgie gallicane, la France adoptant la fête du 14 septembre, Rome accueillant celle du 3 mai.

* *

Penser à la Croix du Sauveur, ce peut être là, pour le chrétien convaincu, la meilleure façon d'entrer, comme le dit S. Paul, dans l'imitation de Celui qui s'est anéanti pour nous et pour notre salut. L'Invention de la Sainte-Croix, en effet, nous enseigne que c'est « par le signe de la croix que notre Dieu nous délivrera de nos ennemis » ; l'Exaltation ajoute à cette certitude, celle de la gloire à venir.

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

XLIII

LE CHRISTIANISME EN GAULE

Avant de parler de l'origine apostolique du christianisme en France, il ne sera pas inutile de mentionner, tout au moins, les successeurs immédiats de S. Pierre.

S. Pierre, premier évêque de Rome, mourut en 67, très probablement ; il eut pour successeurs :

1o S. Lin de 67 à 79, que S. Paul nomme, à la fin de sa deuxième épître à Timothée (IV, 2). Mourut martyr.

2o S. Anaclet ou Clet qui gouverna l'Eglise romaine pendant dix ans de 79 à 89 et fut martyrisé comme son prédécesseur.

3o S. Clément de 89 à 97. Il est, après S. Pierre, le pape le plus illustre de l'âge apostolique. On l'identifie avec le consul Flavius-Clemens, cousin de Domitien. S. Paul le cite dans son épître aux Philippiens (IV, 3). Il aurait été exilé en Chersonèse, la Crimée actuelle, et y aurait subi le martyre. Il écrivit une lettre célèbre aux fidèles de Corinthe.

4o S. Evariste de 97 à 105, lui aussi est mort martyr. Les premiers Papes et leurs successeurs jusqu'à Constantin, ont presque tous répandu leur sang dans les fondations de l'Eglise. Ne pouvons-nous pas répéter la parole de Pascal « Je crois volontiers des témoins du Christ qui se font égorger » ?

* *

Et que dire de nos origines chrétiennes ? Si nous en croyons les *traditions* et les *cultes locaux* qui se sont fait jour du sud au nord de la France, il faudrait reporter à l'âge apostolique non seulement l'évangélisation de la Gaule mais encore l'existence de nombreuses Eglises, hiérarchiquement organisées.

Plus de quarante villes de France ont prétendu à l'honneur d'avoir été fondées par des disciples mêmes de Jésus-Christ ou par des disciples des apôtres. Ces prétentions, évidemment, sont de valeur inégale. Pourtant l'origine apostolique du christianisme en *Pro-*